

Enjeux identitaires des mobilités subsahariennes au Maghreb. Sud-Nord : refonte des frontières du soi

Stéphanie POUESSEL, est anthropologue et chercheuse post doctorante à l'IRMC, où elle dirige le programme intitulé : « *Le Maghreb et ses « africanités » : l'identité nationale au regard de ses « altérités »* ».

Cette réunion a constitué le deuxième volet du programme de recherche « le Maghreb et ses 'africanités' : l'identité nationale au regard de ses altérités » ; la première réunion avait réuni en mars 2011 des chercheurs qui ont interrogé les identités du Maghreb à l'aune de leur ancrage « africain » (retour de l'histoire esclavagiste, essor d'un débat sur le racisme, positionnement de l'histoire officielle, enjeux de la question raciale, etc.). Vis-à-vis de cette entité « imaginée » qu'est « l'Afrique », ont été identifiés les « moments » de fusion et les « moments » de distanciation au profit d'autres idéologies (panarabisme, nationalisme, etc.). La publication de cette rencontre aura lieu aux éditions Karthala en juin 2012.

Les participants y ont noté une nouvelle donne interactionnelle qui semble venir bouleverser ces processus, celle d'un attrait accru pour le Maghreb de la part de Subsahariens - aux statuts divers, résidents, migrants, clandestins, étudiants, fonctionnaires, pèlerins, etc. - depuis les années 1990. Le deuxième volet du programme « africanités... » a ainsi souhaité s'attarder sur les effets sociétaux des nouvelles mobilités subsahariennes au Maghreb ; ce n'est pas tant la thématique de la migration qui sera au centre de la réflexion, investie voire surinvestie par la recherche depuis une dizaine d'années, mais plutôt les bouleversements qu'elles induisent au Maghreb sur les représentations de sa propre « culture », de ses propres frontières nationales, de ses propres « origines », de l'appartenance à un continent qui serait l'Afrique, et qui influe sur les remaniements des autres appartenances (« Méditerranée », « monde arabe », « Maghreb », etc.). la nouvelle configuration migratoire du Maghreb mène à un bouleversement des représentations que les sociétés ont d'elles-mêmes.

Lors de cette réunion, Nabih Jerad (Université de Tunis) a remarqué l'absence de la question africaine dans les recherches en sciences sociales en Tunisie, « les Noirs sont invisibles dans la recherche ». À travers ses analyses des publicités en Tunisie, elle remarque l'apparition des Noirs sous forme de clichés : petite taille, servitude, etc. et questionne le prototype de l'étranger en Tunisie, et particulièrement de l'« Africain ». Katia Boissevain (IDEMEC) a précisé que la recherche intégrait la question noire mais toujours dans le cadre de l'anthropologie

religieuse. Cette branche de l'anthropologie contribue à réifier les Noirs, à les enfermer. La couleur est reliée à la force, à une relation avec les esprits ou à la saleté, versant alors dans le racisme. Cette même chercheuse a rappelé que le *stambeli* en Tunisie était le centre d'intérêt de certains européens mais aussi d'une frange de la bourgeoisie tunisoise, alors en quête d'expériences mystiques. Dans son intervention, Katia Boissevain a évoqué l'évangélisation Sud-Nord à travers le cas des chrétiens subsahariens présents en Tunisie.



Stéphanie Pouessel (IRMC) a traité du réajustement de l'islam tunisien post-Ben Ali (et pré et post élections) qui donne lieu à des revendications au sein desquelles sont pris les étudiants africains en sciences religieuses à Tunis. L'islam, pris dans le jeu politique tunisien, est ici, aussi, l'islam des autres. Au-delà, la présence subsaharienne en Tunisie apparaît comme un filtre révélateur qui renvoie les Tunisiens, et particulièrement les Tunisiens noirs au « qui sommes-nous ? ». Mahamet Timera (URMIS) est revenu sur la place de l'islam dans le processus migratoire des Sénégalais au Maroc. Entre le Maroc et le Sénégal, y-a-t-il une religion en partage ou une perception en terme de races, actes de racisme et discriminations ? Au Maroc, la presse et les médias contribuent à catégoriser le groupe « subsaharien ». La couleur noire est associée à la servitude et à un ailleurs de l'islam voire à l'impiété, tout du moins à l'hétérodoxie et à l'origine subsaharienne. L'islam est instrumentalisé dans le contexte interactionnel et idéalement reconstruit des deux côtés. S'y ajoute le fait que les Sénégalais sont confrontés à deux images ancestrales et stéréotypées du Blanc, entre racisme et colonialisme.

Pietro Fornasetti (CEAF) est intervenu sur les « migrants clandestins » burkinabés en Libye auxquels sont accolées les étiquettes dévalorisantes de « mercenaire », de « clandestin » voire d'« esclave ».

Installés dans des ghettos, ils vivent cet espace comme une machine à produire des identités. Cette relégation est renforcée par l'histoire migratoire libyenne en Europe, alors minime, contribuant à une faible « habitude » de la migration. S'y adjoint le statut des migrants subsahariens en Libye perçus comme une menace à l'Europe.

Fatima Aït Lmadani (IEA) a soulevé le paradoxe d'une représentation contemporaine des médias sur la question des migrations entre d'un côté la migration marocaine irrégulière en Europe et de l'autre la migration subsaharienne, minime mais surmédiatisée. Les drames humains de ces dernières années contribuent à passer sous silence les migrations plus anciennes, africaines, Sud-Sud. Elle a relevé le traitement inégal accordé aux migrants dans le Nord (en Europe, les migrants internes sont perçus comme normaux) et aux migrants dans le Sud.

Mehdi Alioua (UIR/CJB) a invité à sortir de la sociologie de la migration, alors fixiste et à sens unique, pour une étude du « trans-migrant » (Tarius) qui transperce, transforme et permet de sortir de l'approche binaire migration / immigration. Entre Marocains et « Africains » trans-migrants, l'aventure devient une reconnaissance entre eux, une solidarité, on devient « Africains ». Dans les quartiers de Rabat où vivent Marocains et Subsahariens émerge un « cosmopolitisme tranquille » autour, par exemple, d'une même économie : tous participent à la reconstruction du bidonville.

Nazarena Lanza (LAS/CJB) qui croise une étude des mobilités religieuses à une anthropologie du tourisme, a traité des pèlerins tidjanes sénégalais au Maroc en confrontant le discours officiel de l'État marocain vis-à-vis du Sénégal (affinités religieuses ancestrales entre les deux pays) et la réalité des relations interhumaines. Les pèlerins sénégalais sont soumis à deux perceptions de l'Autre : d'une part celle d'un islam trait d'union Maroc-Sénégal, et du Maroc comme terre mythique de la *tijaniya* ; et d'autre part, celle de la déception sur la pratique marocaine de l'islam.

Julie Picard (LISST) a remis en cause l'idée postmoderne d'identités qui seraient dorénavant déterritorialisées. À travers son étude de la période actuelle de « post-transit » ou d'« impasse migratoire » qui caractérise l'Égypte, elle étudie les migrants subsahariens chrétiens au Caire. La dynamique des espaces-temps religieux de ces migrants montre la revitalisation des lieux de cultes chrétiens, le prosélytisme, les partages des lieux de culte avec les Coptes devenant ainsi une « minorité dans la minorité » alors en phase de construire une « nouvelle identité urbaine ».

Stéphanie POUESSEL